

1. Rappel introductif

Ferdinand de Saussure (*Cours de linguistique générale*) / Antoine Meillet :

Le linguiste français Antoine Meillet (1866-1936) a souligné dans de nombreux textes le caractère social de la langue. Et il en a donné un contenu très précis. -Ainsi, dans son article célèbre «*Comment les mots changent de sens* », il proposait une définition de ce «fait social », soulignant en même temps sans ambiguïté sa filiation avec le sociologue Émile Durkheim. On a souvent présenté Antoine Meillet comme le disciple de Ferdinand de Saussure (1857-1913). En fait, dès la publication (posthume) du *Cours de linguistique générale*, Antoine Meillet (1921 : 166) prenait ses distances et, dans le compte rendu qu'il donnait du livre, il souligne : «*Qu'en séparant le changement linguistique des conditions extérieures dont il dépend, Ferdinand de Saussure le prive de réalité ; il le réduit à une abstraction qui est nécessairement inexplicable* ».

Les positions de Meillet étaient en contradiction avec au moins une des dichotomies saussuriennes :

-celle qui distinguait entre la synchronie et la diachronie,

-et avec la dernière phrase du Cours : «*La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même* ». Le caractère social de la langue que l'on trouve dans toute l'œuvre de Meillet, implique tout à la fois la convergence d'une approche interne et d'une approche externe des faits de langue et d'une approche synchronique et diachronique de ces mêmes faits.

-Lorsque Saussure oppose linguistique interne et linguistique externe, Meillet les associe.

-Lorsque Saussure distingue entre approche synchronique et approche diachronique, Meillet cherche à expliquer la structure par l'histoire.

En fait, tout oppose les deux hommes dès lors qu'on se place sur le terrain de la linguistique générale. Alors que Saussure cherche à mettre au point un modèle abstrait de la langue, Meillet est tiraillé entre le fait social et le système où tout se tient: pour lui on ne peut rien comprendre aux faits de langue sans faire référence au social et donc sans faire référence à la diachronie, à l'histoire.

-Il donne à la notion de fait social un contenu beaucoup plus précis et très durkheimien (il collaborait d'ailleurs régulièrement à la revue dirigée par Emile Durkheim, *L'Année sociologique*).

En fait, là où Saussure distingue soigneusement entre structure et histoire, Meillet voudrait les lier. Alors que l'entreprise du linguiste suisse est essentiellement terminologique (il tente d'élaborer le vocabulaire de la linguistique pour asseoir théoriquement cette science), celle de Meillet est programmatique : il ne cesse de souhaiter que l'on prenne en compte le caractère social de la langue.

2. Le structuralisme en linguistique

Parler de la (socio)linguistique nous amène inévitablement à parler de l'histoire du structuralisme en linguistique qui a débuté à partir de la publication de l'ouvrage posthume de Ferdinand de Saussure *Cours de linguistique générale* en 1916.

Cet ouvrage de référence, qui, à partir duquel, tout chercheur qui s'en inspire pourrait être catégorisé de structuraliste comme Hjelmslev, Chomsky et Bloomfield. Ceux-ci ont cerné le champ auquel ils s'intéressent de façon restrictive tout en écartant de leurs soucis tout ce qui avait trait au sujet parlant.

-Le structuralisme linguistique, qui se revendique de la conception saussurienne de la langue, montre ses limites. Les différentes analyses s'inscrivant de ce courant se sont avérées cependant inopérantes dès qu'il s'agit de décrire et de saisir les phénomènes linguistiques en relation avec leur réalité sociale. Louis Jean Calvet (2013 : 4) note : «*Le structuralisme en linguistique se base sur le refus de tenir compte de tout ce qui relève du social dans la langue* ». Une tendance face à laquelle Antoine Meillet (1866-1930) s'est montré critique dès la parution du *Cours de linguistique générale* (posthume) de Ferdinand de Saussure en 1916.

Dès la naissance de la linguistique, apparaît ainsi en face d'un discours de caractère structural, mettant essentiellement l'accent sur la forme de la langue, un autre discours insistant sur ses fonctions sociales. Et, pendant près d'un demi-siècle, ces deux discours vont se développer de façon parallèle, sans jamais se rencontrer.

L'enseignement de Ferdinand de Saussure définissait les grandes lignes d'une linguistique qui ne se soucie que des structures internes de la langue, c'est-à-dire son intérêt se penche principalement sur le principe d'immanence*.

-C est l'idée que la langue* pourrait être analysée en tant que produit, c'est-à-dire, sans faire appel à certaines conditions qui accompagnent la situation de communication comme les conditions individuelles, historiques et situationnelles.

Prendre appui sur ce principe conduit le linguiste à se préoccuper uniquement des propriétés internes de la langue. Par propriétés internes, on fait allusion à la conception suivant laquelle l'étude d'un énoncé pourrait se faire sans dépasser le cadre de l'énoncé lui-même, c'est-à-dire, sans tenir compte de la situation de prise de parole.

A l'opposé, le comparatiste français Antoine Meillet, fortement marqué par la pensée durkheimienne, met l'accent sur le rapport entre la langue et la société, et ce, dans un article intitulé ; *Comment les mots changent de sens*, il montrait les liens existant entre les variantes linguistiques et les milieux sociaux en expliquant comment interagissent et se combinent les faits linguistiques, les faits historiques et les faits sociaux. (Supra 1).

Louis-Jean Calvet (2013 : 8-9) considère Antoine Meillet comme le précurseur de la sociolinguistique quand il cite un passage de son ouvrage ; *Linguistique historique et linguistique générale* (1921) : «*Du fait que la langue est un fait social il résulte que la linguistique est une science sociale, et le seul élément valable auquel on puisse recourir pour rendre compte du changement linguistique est le changement social* ». C'est une tonalité très proche de celle que l'on trouvera plus tard dans l'œuvre de William Labov. (Infra 4)

3. Basil Bernstein

C'est la première fois (en 1971) que l'on tente une description de la différence linguistique partant de la différence sociale. Basil Bernstein, spécialiste anglais de la sociologie de l'éducation, va être le pionnier à prendre en compte à la fois les productions linguistiques

réelles et la situation sociologique des locuteurs. Il a notamment, après bon nombre d'enquêtes, développé une distinction entre code élaboré et code restreint.

Il va partir de la constatation que les enfants de la classe ouvrière présentent un taux d'échec scolaire beaucoup plus important que ceux des classes aisées. Il va alors analyser les productions linguistiques des enfants et distinguer deux codes linguistiques :

-**Le code restreint** : c'est le seul que dominant les enfants de milieux défavorisés, et le **code élaboré**, chez les enfants des classes aisées qui dominant aussi le précédent.

L'expérience consiste à demander à des enfants de décrire une bande dessinée muette.

1-Les enfants issus de milieux **défavorisés** vont produire un texte qui ne fait que peu de sens sans le support des images. Exemples d'énoncés : « *Ils jouent au football, il shoote, ça casse un carreau, etc.* ». **Le code restreint** se caractérise par des phrases brèves, sans subordination, ainsi que par un vocabulaire limité. Ces locuteurs sont donc fortement handicapés dans leur apprentissage et dans leur vision du monde.

2-Les enfants issus de milieux **favorisés** vont produire en revanche un texte autonome : « *Des enfants jouent au football. L'un shoote et le ballon traverse la fenêtre et casse un carreau, etc.* ». Il s'agit **du code élaboré**. Le texte se caractérise par un lexique riche, et avec une présence d'adverbes et d'adjectifs qualificatifs...Les élèves utilisent des phrases complexes et la description de la partie de jeu est bien précise et complète. Le texte est bien agencé et cohérent. Les deux codes se distinguent en outre du point de vue des formes grammaticales.

La thèse principale de Basil Bernstein est :

-Que l'apprentissage et la socialisation sont marqués par la famille dans laquelle les enfants sont élevés.

-Les couches défavorisées souffrent d'un décalage linguistique, n'étant qu'un aspect particulier des inégalités culturelles. Il y a donc une relation circulaire entre les deux. A l'école, les enfants issus des couches défavorisées ont accès à moins de compétences expressives (*code restreint*) et symboliques. Basil Bernstein en tire une conclusion :

-La structure sociale détermine entre autres choses les comportements linguistiques.

L'auteur est, du point de vue sociologique, très marqué par Émile Durkheim. En un certain sens, les concepts de code restreint et de code élaboré ont leur origine dans les deux formes de solidarité distinguées par Emile Durkheim. Mais peu à peu on contestera cette opposition binaire entre deux codes (n'y a-t-il pas plutôt un continuum* ?). Ce dernier désigne un ensemble géographique de variétés dialectales caractérisé par le fait que les variétés parlées dans des zones adjacentes du continuum ne varient que d'une façon minime. Et qu'il n'y a pas de problème d'intercompréhension entre les usagers (les locuteurs).

C'est surtout William Labov, travaillant sur le parler des Noirs Américains, qui émet une réserve montrant qu'il (Bernstein) ne décrivait pas vraiment des *codes mais plutôt des styles et qu'il n'avait aucune théorie descriptive*.

4. William Labov/ et le courant variationniste en sociolinguistique

William Labov, fondateur de l'approche variationniste en (socio)linguistique, remet en question les postulats d'homogénéité et d'autonomie des systèmes linguistiques. Pour l'auteur il y a des déterminations sociales qui influent incessamment sur les langues. On ne peut aucunement envisager la langue en dehors de son contexte social. William Labov (1976 : 47) : « *Il est impossible de comprendre la progression d'un changement dans la langue hors de la vie sociale de la communauté où il se produit* ».

-Pour William Labov, la sociolinguistique n'est pas une des branches de la linguistique, et pas davantage une discipline interdisciplinaire : c'est d'abord la linguistique, toute la linguistique. Louis-Jean Calvet (2013 : 9) abonde dans le même sens : « *Il n'y a pourtant là rien de polémique mais simplement l'affirmation d'un principe selon lequel il n'y a pas lieu de distinguer entre une linguistique générale qui étudierait les langues et une sociolinguistique qui prendrait en compte l'aspect social de ces langues : en d'autres termes, la sociolinguistique est la linguistique* ».

4.1. La méthodologie d'enquête de William Labov

Entreprendre un travail en sociolinguistique suppose naturellement le recours, en partie soit-elle, à la théorie de la « stratification sociale » de Labov (1966). Son apport à la sociolinguistique variationniste reste très appréciable et indéniable. D'ailleurs, on lui doit notamment l'élaboration d'une méthodologie qui a pour but l'analyse de la variation linguistique.

-En partant du principe que la langue est un système hétérogène, la notion de **variable** constitue l'unité de l'analyse sociolinguistique. William Labov a le mérite de frayer la voie à l'étude de la variation phonétique à New York grâce à ses enquêtes de terrain.

-Ses travaux sur les pratiques linguistiques se caractérisent par une grande finesse en particulier sur le plan méthodologique. Sa prédilection était l'étude des situations concrètes, c'est-à-dire son objet repose principalement sur l'étude des variations dans leur contexte social, et ce, dans la vie quotidienne.

-Il s'appuie sur des données qui proviennent de conversations spontanées, soit entre un interviewer et un interviewé, soit entre des personnes qui se connaissent très bien.

L'interview a pour vocation de favoriser les longs monologues, tandis que les échanges familiers permettent les interactions brèves et entrecoupées. -En 1966, William Labov publie sa recherche sur la prononciation du /r/ dans les grands magasins de New York. Pour des raisons d'exhaustivité, son champ d'investigation a concerné trois magasins new-yorkais supposés représenter les trois classes sociales qui sont respectivement la grande bourgeoisie, la petite bourgeoisie et la classe ouvrière.

-L'analyse des résultats de son enquête affirme que la petite bourgeoisie est le moteur du changement linguistique. Celle-ci vit dans l'insécurité linguistique, contrairement à la grande bourgeoisie et la classe ouvrière qui possèdent la sécurité linguistique.

-Le phénomène de **l'insécurité linguistique** entraîne naturellement celui de **l'hypercorrection** suscitée, dans ce cas, par le comportement langagier de la petite bourgeoisie. William Labov (1976 : 96) précise ce qu'il entend par stratification sociale dans l'extrait qui suit : « *La stratification sociale est le produit de la différenciation et de l'évaluation sociale. Le terme n'implique aucunement l'existence de classes sociales ou de castes spécifiques (...) le fonctionnement normal de la société a produit des différences*

systematiques entre certaines institutions ou certaines personnes, qui ont été hiérarchisées d'un commun accord sur une échelle de statut ou de prestige ».

-L'importance de la théorie du variationnisme a sensiblement gagné du terrain grâce à ses caractéristiques qui se confinent dans l'étude d'un échantillon représentatif en se fondant sur la quantité. La démarche méthodologique concerne un échantillon de population de taille considérable. C'est pourquoi, on a parfois tendance à qualifier ce genre d'étude de macro sociolinguistique.

-William Labov termine son étude sur la stratification sociale de l'anglais parlé à New York. Publiée en 1966, elle reste une référence fondamentale de l'école variationniste. Pour la première fois se trouve démontrée, dans une enquête urbaine sur une grande échelle, l'existence de corrélations précises entre des variables linguistiques et des paramètres sociologiques.

-L'hétérogénéité linguistique à laquelle fait allusion William Labov n'est ni aléatoire ni accidentelle. Elle est liée aux pratiques linguistiques.

-Le concept de **prestige**, par exemple, qui a été employé dans les études sociolinguistiques pourrait expliquer la dynamique et le choix de variétés ou de **variables linguistiques** marquées socialement.

4.2. Le changement linguistique

William Labov met en exergue l'impossibilité d'expliquer le changement linguistique en dehors des pressions sociales qui agissent de façon constante sur les langues.

-Dans la même perspective, il considère (1976 : 47) : Qu' *«il est impossible de comprendre la progression d'un changement dans la langue hors de la vie sociale de la communauté où il se produit. Ou encore, pour le dire autrement, que des pressions sociales s'exercent constamment sur la langue, non pas de quelque point du lointain passé, mais sous la forme d'une force sociale immanente et présentement active ».*

L'impact de la sociologie, plus précisément des travaux de Karl Marx sur la théorie de la stratification sociale est très évident. William Labov a expliqué les différentes productions langagières des individus par des facteurs extralinguistiques, sinon purement sociologiques.

-La réflexion sur le changement linguistique est l'un des apports de la sociolinguistique labovienne. Dire qu'une langue change va nécessairement à l'encontre de certains postulats émis et défendus par la **linguistique structurale** et la linguistique chomskyenne en particulier.

-Le changement linguistique ne saurait s'appréhender en dehors de la composante sociale. William Labov montre comment une forme linguistique naît, se propage puis elle concurrence éventuellement l'ancienne forme pour enfin établir la régularité.

Le processus de changement linguistique se déroule en trois étapes :

À l'origine, le changement se réduit à une variation, parmi d'autres, dans le discours de quelques personnes.

Puis, il se *propage* et se voit adopté par tant de locuteurs et qu'il s'oppose désormais de front à l'ancienne forme.

Enfin, il *s'accomplit*, et atteint à la régularité par l'élimination des formes rivales. Exemple du mot anglo-saxon *Walkman* emprunté à l'anglais. Il est utilisé dans un premier temps par une catégorie de personnes (jeunes). Il sera en compétition ensuite avec le mot (français) baladeur. Et la troisième étape au vu de sa fréquence d'emploi par d'autres

catégories sociales, il finira probablement par l'élimination du mot baladeur. Ainsi la plupart des variations (d'ordre lexical, morphologique, phonologique...) connaissent le même processus. Mais il en est quelques-unes qui se reproduisent, et qui, à une seconde étape, peuvent se voir imitées, utilisées plus ou moins largement et se répandre jusqu'au point où le contraste entre ces nouvelles formes et les anciennes constitue un front étendu. Enfin, il est d'usage que l'une ou l'autre des deux formes triomphe et que la régularité s'impose.

4.3. L'insécurité linguistique.

Pour William Labov, la variation linguistique est liée à l'insécurité linguistique. L'école variationniste explique le recours de la classe intermédiaire (petite bourgeoisie) de l'échelle sociale à l'innovation des formes linguistiques par ce sentiment. De ce fait, la petite bourgeoisie est considérée comme étant le moteur du changement linguistique.

-Le concept même est apparu pour la première fois dans les travaux de William Labov sur la stratification sociale des variables linguistiques en 1966.

-Michel Francard (1993 :13) donne une définition pertinente du concept ; *insécurité linguistique* : «*C'est la prise de conscience, par les locuteurs, d'une distance entre leur idiolecte (ou leur sociolecte) et une langue qu'ils reconnaissent comme légitime parce qu'elle est celle de la classe dominante, (...)* ».

-Louis-Jean Calvet (2013 :34) le définit pour sa part : «*Il y a insécurité linguistique lorsque les locuteurs considèrent leur façon de parler comme peu valorisante et ont en tête un autre modèle, plus prestigieux, mais qu'ils ne pratiquent pas* ».

Notons que chez Labov, il n'y a pas une réelle théorisation de l'insécurité linguistique mais une démarche visant à repérer les symptômes de l'insécurité linguistique, davantage visibles chez la petite bourgeoisie que dans les autres classes sociales, parce qu'elle a fortement conscience de la norme et qu'elle auto-dévalorise son propre parler.

-Son enquête dans les magasins new-yorkais a pour but l'analyse du changement linguistique en cours.

-L'analyse du phonème /r/ sous l'angle de sa réalisation par rapport aux clivages sociaux a constitué l'objet de l'enquête. Ses enquêtes démontrent que chez les membres de la petite bourgeoisie new-yorkaise que l'insécurité linguistique est la plus perceptible.

-Les locuteurs cherchent à se distinguer des classes moyennes desquelles ils sont issus, et donc à reproduire les modèles fournis par les classes supérieures auxquelles ils aimeraient être assimilés.

-Il en arrive alors, à la conclusion que ces locuteurs se trouvent en état de ce qu'il appelle insécurité linguistique (William Labov 1976 : 338).

Les résultats de cette enquête rattachent l'insécurité linguistique à la petite bourgeoisie. Celle-ci, du fait qu'elle se situe au milieu de la hiérarchie des classes sociales, c'est-à-dire occupant une position médiane relativement à la grande bourgeoisie et à la classe des prolétaires.

-Pour réaliser l'ascension sociale, la petite bourgeoisie fait un effort conscient pour imiter la façon de parler de la grande bourgeoisie laquelle est détentrice selon la petite bourgeoisie d'une forme linguistique jugée prestigieuse. A la suite de William Labov, on peut faire mention de Pierre Bourdieu (1982) qui a fait usage de l'insécurité linguistique dans son

ouvrage (*Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*). L'auteur fait appel aux expressions de capital culturel et capital économique dont la classe dominée est lacunaire. «*La sélection d'une variété ne dépend pas seulement du degré d'attention portée au langage, mais également de la relation sociale qui existe entre le locuteur et son interlocuteur. Il met ainsi l'accent sur l'organisation hiérarchique des styles, qui corrobore la hiérarchie des groupes sociaux* » (Pierre Bourdieu 1982 : 41).

-Il pose avant tout le déterminisme social comme principe explicatif des changements de style. Nous y reviendrons ultérieurement dans la suite du cours.

-Notons également que cette disproportion discernable entre l'auto-évaluation des enquêtés et ce que le sociolinguiste observe à partir de la production langagière de ces mêmes enquêtés **ne peut être expliquée** que par le phénomène de l'insécurité linguistique.

-Toutefois la démarche labovienne, présentant quelques limites est objet de critiques de la part de différents sociologues et sociolinguistes. Elle repose explicitement sur le critère linguistique, et donne une version un peu simplifiée du social.

-Cette disproportion discernable entre l'auto-évaluation des enquêtés et ce que le sociolinguiste observe à partir de la production langagière de ces mêmes enquêtés ne peut toutefois être expliquée que par le phénomène de l'insécurité linguistique.

Sous le poids de la pression de l'idéologie dominante mais aussi du vécu de chacun en rapport à la réalité sociolinguistique complexe, les locuteurs jugent, évaluent les langues et adoptent des comportements variables selon les situations.

-On peut voir également une certaine similitude entre cette notion de "style" et celle de "répertoire verbal", utilisée par les tenants du courant interactionnel que nous discuterons dans la partie ultérieure du cours. Et c'est certainement sur ce point, à notre avis, que les représentations linguistiques qui sont de l'ordre de la perception ou du sentiment, donc de phénomènes qui semblent "collectifs", voire individuels constituent en même temps, de façon indéniable une motrice des rapports sociaux, en lien aux pratiques linguistiques.

Ce travail reflète du reste bien l'idée de la recherche comme construction d'un cadre théorique "incertain", construction risquée car elle touche aux sentiments, identitaires, communautaires et ethniques des sujets enquêtés dans leurs rapports aux langues. Une description sociolinguistique consiste précisément à rechercher ce type de corrélations entre variantes linguistiques et catégories sociales en effectuant systématiquement des tris croisés et en interprétant les croisements significatifs.

4.4. L'hypercorrection

Parmi les indices de l'insécurité linguistique, on peut relever le recours à l'**hypercorrection**. Il s'agit parfois de la sensibilité excessive qu'éprouvent certains locuteurs à certaines formes linguistiques considérées comme étant stigmatisées.

Le concept de l'hypercorrection est le symptôme de l'insécurité linguistique. Françoise Gadet (1989 : 25) dans son ouvrage, *Le français ordinaire*, en distingue deux aspects :

-En effet, le premier aspect, qui relève de la tradition des grammairiens français, fait dépendre le phénomène de l'hypercorrection de l'excès d'apprentissage d'une règle grammaticale, c'est-à-dire, l'explication du phénomène de l'hypercorrection ne dépasse pas le cadre de la linguistique au sens saussurien. Autrement dit, la composante sociale, dans ce cas, n'est pas prise en considération pour une quelconque explication. « *Dans le sens français,*

« hypercorrection » recouvre une réalisation grammaticale fautive due à l'application excessive d'une règle imparfaitement maîtrisée ».

-Le second aspect renvoie à l'hypercorrection telle qu'il est conçu par William Labov. C'est-à-dire, l'appartenance à telle ou telle classe sociale est à l'origine du recours ou non à l'hypercorrection. La dichotomie linguistique / sociolinguistique nous permet de diviser l'hypercorrection, pour ainsi dire, en hypercorrection linguistique et hypercorrection sociolinguistique selon que l'intérêt est porté sur les **propriétés internes** de la langue ou sur la prise en compte de **l'aspect social de la langue**.

5. Variantes linguistiques et variables sociales

Les langues changent tous les jours, évoluent, mais à ce changement diachronique s'en ajoute un autre, synchronique. La variation linguistique est le mouvement commun et naturel d'une langue, qui varie principalement en fonction de facteurs sociologiques, historiques et culturels. Les variations découlent du fait qu'un système linguistique n'est pas unitaire, mais comporte plusieurs axes de différenciation: régionale, socioculturelle, professionnelle, sexuelle, tranche d'âge...

Louis-Jean Calvet (2013 : 48) : « Il y a variable linguistique lorsque deux formes différentes permettent de dire «la même chose», c'est-à-dire lorsque deux signifiants ont le même signifié et que les différences qu'ils entretiennent ont une fonction autre, stylistique ou sociale ». Dire par exemple en français les *toilettes*, les *lieux*, les *chiottes*, les *W.-C.* ou les *petits coins*, manifeste bien évidemment une **variable**, mais le problème est alors de savoir à quelle *fonction* correspondent ces différentes *formes*. Ces variables peuvent être géographiques : la même langue peut être prononcée différemment ou avoir un lexique différent en différents points du territoire.

-On entendra ici par *variable* l'ensemble constitué par les différentes façons de réaliser la même chose (un phonème, un signe...) et par *variante* chacune de ces façons de réaliser la même chose. Il y a variable linguistique lorsque deux formes différentes permettent de dire « la même chose », c'est-à-dire lorsque deux signifiants ont le même signifié et que les différences qu'ils entretiennent ont une fonction autre, stylistique ou sociale...

5.1. Les variantes phonétiques : la prononciation de la diphtongue /ay/ chez les iliens de Martha's Vineyard : Enquête de William Labov

Cette enquête (menée entre 1961 et 1964) est intitulée « *Les motivations sociales d'un changement phonétique* ». On connaît la différence entre la *phonétique* (qui décrit la prononciation effective des sons de la langue chez les différents locuteurs) et la *phonologie* (qui dégage de ces prononciations une structure abstraite permettant d'organiser ces sons de la langue). -On peut ramener cette distinction à la dichotomie saussurienne entre langue et parole. La phonétique est du côté de la parole et la phonologie du côté de la langue. Et cette séparation entre l'abstrait et le concret laisse prévoir qu'à côté du phonème abstrait et invariant, ses réalisations phonétiques puissent par contre présenter des variantes.

Les Parisiens grasseyent le (r) et ceux de Marseille le roulent (R). Il s'agit de deux variantes phonétiques de /R/. Tout le problème est alors de savoir si ces réalisations (différentes) sont soit explicables par des variables sociales soit, à l'inverse, permettent de structurer le groupe social.

Cette enquête (menée par Labov) à Martha's Vineyard porte sur les motivations sociales d'un changement phonétique. Il a travaillé de façon convaincante sur ces questions, en étudiant le traitement de deux semi-voyelles chez les habitants d'une île située au large des côtes du Massachusetts, Martha's Vineyard : la prononciation de la diphtongue /ay/ dans des mots comme *right, white, pride, wine* ou *wife* et de la diphtongue /aw/ dans des mots comme *house, out, doubt, etc.*

-Ce que montre l'enquête de Labov ; c'est que le premier élément de ces diphtongues, le /a/, a une tendance à être «centralisé» chez les Vineyardais, c'est-à-dire à prendre une prononciation plus proche du /e/.

-Labov part alors à la recherche de corrélations entre ce trait linguistique (la «centralisation» des deux diphtongues) et des traits sociologiques : distribution de la centralisation selon la répartition géographique (basse île/haute île), distribution selon les groupes sociaux (pêcheurs, fermiers, autres), selon l'ethnie d'origine (Anglais, Portugais, Indien), etc.

Mais c'est ailleurs qu'il va trouver une explication. Du recueil des données du questionnaire il en dégage trois attitudes des locuteurs :

1-Ceux qui veulent rester sur l'île : développent une attitude positive. Ils adoptent une prononciation «îlienne »

2-Ceux qui veulent partir (quitter l'île) : développent une attitude négative. Ils adoptent une prononciation« continentale».

3-Ceux qui n'expriment aucun avis : ont une attitude neutre.

-On voit que les iliens (locuteurs) ayant une attitude positive, centralisent les deux diphtongues étudiées. Il y a en d'autres termes, une distribution sociale des diphtongues.

-Ceux qui veulent rester dans l'île adoptent une prononciation îlienne

-et ceux qui veulent partir adoptent une prononciation continentale.

-Sur le plan théorique, il faut souligner que la démarche consistant à travailler sur des variantes *phonétiques* ne remet pas en cause les grands principes de la linguistique structurale.

Louis-Jean Calvet (2013 : 43) : «*Les résultats, la prédictibilité de la variation linguistique selon la définition sociale des locuteurs, constituent en revanche une remise en cause de cette linguistique. Le fait que William Labov, à l'époque, ne s'en rende pas compte n'enlève rien à cette mini-révolution* ».

5.2. Les variations linguistiques/ sociales

Nous pouvons dire que la variation linguistique est un phénomène qui désigne les différents écarts observables entre plusieurs usages qu'on fait de la même langue. La langue est un système vivant qui est en perpétuel mouvement. Elle évolue selon le temps par conséquence ses traits changent. Nous distinguons des mots qui naissent d'autres disparaissent complètement, d'autres aussi acquièrent de nouveaux sens ou deviennent des archaïsmes...dans ce cas nous parlons du changement linguistique (variation) que peut subir la langue.

Marie-Louise Moreau (1997), (in *Sociolinguistique : les concepts de base*) distingue essentiellement trois types de variations :

5.2.1. La variation diachronique

Des variations et des changements peuvent survenir dans certains ou plusieurs des sous-systèmes constitutifs d'une langue (phonétique, morphologique, phonologique, syntaxique, lexicale et sémantique). Tous ces changements constituent l'évolution d'une langue. Celles-ci

peuvent être corrélées aux classes d'âge. Ces variations apparaissent lorsque l'on compare des textes d'une même langue écrits à des moments différents.

5.2.2. La variation diatopique

Les variations diatopiques sont corrélées aux lieux. A l'intérieur d'une aire linguistique géographiquement circonscrite, on peut avoir des réalisations différentes qui concernent aussi bien celles relevant du lexique, de la phonétique et autre. Ainsi la langue peut avoir des réalisations régionales. Le français par exemple parlé à Paris, à Lille ou à Marseille représente des différences lexicales bien qu'il n'y a pas de problème d'intercompréhension entre les différents usagers de cette langue.

Louis-Jean Calvet (2013 : 50) : «*Prenons l'exemple d'une activité simple et quotidienne qui consiste à tourner la salade avec des couverts prévus à cet effet afin de la mélanger avec la sauce. On peut, en français, la mélanger, la touiller, la fatiguer, la tourner, la brasser, la remuer, etc.* Toutes ces formes sont régionales : on remue ou on retourne à Paris, on fatigue ou on tourne dans le Sud-est de la France, on mélange dans le Nord, on brasse en Saintonge, etc.

5.2.3. La variation diastratique (sociale)

Ce sont les variations dues à la coexistence des groupes sociaux. A titre d'exemple, nous pouvons citer le langage des avocats, des internautes, des cours de médecine, entre autres. Les variations diastratiques sont corrélées aux groupes sociaux. La même langue peut avoir une diversité de réalisations étroitement liée à la différence de locuteurs issus de catégories sociales. Elles comprennent toutes les modifications du langage produites par l'environnement dans lequel se développe le locuteur. Il s'agit de facteurs tels que la classe sociale, l'éducation, la profession, l'âge, l'ethnie, etc. Dans une société hiérarchisée socialement, le **sociolecte*** de la personne définit par exemple la classe sociale à laquelle elle appartient.

Le terme **sociolecte dénomme une variété autre que régionale d'une langue donnée, employée par une certaine catégorie de locuteurs. Certains linguistes la limitent aux classes sociales (élite, classe moyenne, classe ouvrière,*

5.2.4. La variation diaphasique

Nous pouvons remarquer nettement l'existence de la variation diaphasique dans la mesure où il y a des différenciations des usages selon la situation de communication. Il s'agit des changements de variations, résultant du degré de formalité de la situation ou des circonstances dans lesquelles se trouve le locuteur. Ce degré de formalité affecte le degré de respect des règles, normes et coutumes en matière de communication linguistique. Nous l'appelons aussi variation stylistique. L'individu modifie sa manière de dire la même chose en fonction des circonstances qui entourent l'interaction. Généralement, nous utilisons plusieurs termes pour désigner cette variation comme : « registre de langue », « style de parole »...

6. Distinguer la variation linguistique de la variété linguistique

Le terme **variété** est utilisé comme une manière neutre de faire référence aux différences linguistiques entre les locuteurs de la même langue. Cela évite toute ambiguïté de termes tels que langue (généralement associée à la norme standard) ou dialecte (associé à des variétés non standard, considérées de moindre prestige ou moins correctes que la norme standard).

-Le concept de variation linguistique est récemment introduit en sociolinguistique. Nous prenons ce concept dans le sens d'un phénomène qui désigne les différences ou les écarts observables entre plusieurs variétés par rapport à la langue **standard** qu'on peut concevoir au

niveau de la réalisation de ces variétés. Juliette Garmadi (1981 : 27-28) : «*Cependant les variétés linguistiques se définissent comme étant des ensembles de différences situées tout à la fois au niveau du lexique, de la grammaire et de la phonologie ou bien à un ou deux seulement de ces niveaux dans le système* ».

-Par variété linguistique, il faut comprendre de manière simple, tout un usage qui comprend certaines différences par rapport à un autre qui est généralement la langue d'où vient cette variété. La variété linguistique découle de la variété des usages que les individus font du système linguistique.

Bibliographie

-Bernstein Basil, 1971, *Class, Codes and Control*, Londres, Routledge & Kegan Paul (trad. fr : *Langage et classes sociales. Codes sociolinguistiques et contrôle social*, Paris, Éditions de Minuit, 1975)

-Henri Boyer, *Introduction à la sociolinguistique*, Éditeur : Dunod, 2001

-Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*. Paris, Fayard, 1982.

-Louis-Jean Calvet, *La sociolinguistique*, Ed. Que sais-je ? PUF, 8ème édition, 2013.

-Louis-Jean Calvet, « Aux origines de la sociolinguistique, la conférence de sociolinguistique de l'UCLA (1964) », in *Langage et Société*, juin 1999. N° 88.

-Michel Francard, M., 1993, *L'insécurité linguistique en Communauté Française de Belgique, Français et Société*, numéro 6, Bruxelles, Ministère de la Culture, Service de la langue française,

-Françoise Gadet 1989, *le français ordinaire*, Paris, Armand Colin, 1989

-Juliette Garmadi, *La sociolinguistique*, Ed.PUF, Paris, 1981

-William Labov, *Sociolinguistique*, Paris, Éd. de Minuit, 1976

-Antoine Meillet, *Compte rendu du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, Paris, Champion 1921

-Antoine Meillet, *Comment les mots changent de sens*, publié dans l'Année sociologique, 1905-1906, repris dans *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris, Champion. 1921, cité ici dans la réédition de 1965

-Marie-Louise Moreau, *Sociolinguistique : les concepts de base*, Editions Mardaga, Bruxelles, 1997

-Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1931

Sitographie

-Abdenour Arezki, "L'impact des représentations sociolinguistiques sur l'enseignement/apprentissage du français en Algérie», p8-20, in *Partenariat entre les langues : perspectives descriptives et perspectives didactiques*, *Journées scientifiques inter-réseaux*, les 05- 08 novembre 2007, Nouakchott, organisées par le réseau Dynamique des langues, et francophonie (DLF) de l'agence universitaire de la Francophonie (AUF). URL: <https://dokumen.tips/download/link/programme-nouakchott>

-Abdenour Arezki, *La planification linguistique en Algérie où l'effet de boomerang sur les représentations sociolinguistiques*», p165-171, in *Revue, Le français en Afrique*, n°25, CNRS, UMR6039, Nice, France. 2010.

URL: www.unice.fr/ilf-cnrs/ofcaf/

URL: <http://www.unice.fr/bcl/ofcaf/25/Arezki%20Abdenour%20.pdf>

URL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01370772>

-Abdenour Arezki, D'un déni d'une pratique linguistique à une reconnaissance d'une langue polynomique : quel impact sur le développement ? In Revue : Repères- DoRiF, n°21, Langue, linguistique et développement en milieu francophone. Des terrains africains. DoRiF Università, Roma septembre 2020.

URL: http://www.dorif.it/ezone/show_issue.php?iss_id=34

http://www.dorif.it/ezone/ezone_articles.php?dorif_ezone=419e5fa4007933b58765faa6032ccf86&art_id=468

-Revue, *Langage et société*,

URL: <http://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2009-2-page-5.htmr>

Langage et société, 2009/2 (n° 128)

Éditeur : Éditions de la Maison des sciences de l'homme

-Georges Daniel Véronique, Les enseignements de John J. Gumperz pour la sociolinguistique des langues créoles, *Langage et société*, 2014/4, n° 150, p27-39

URL: <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2014-4-page-27.htm>

-Marcel Cohen: aux origines de la sociolinguistique. *Langage et société*, 128.

URL: <http://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2009-2-page-5.htmr>